

Drôles de vases grecs

A Athènes au ^v siècle av. J.-C., des millions de vases à figures noires et rouges ont été fabriqués. Les scènes représentaient le plus souvent la vie quotidienne ou des épisodes mythologiques. Non sans humour, pour qui sait les regarder. Étude de cas.

Par Alexandre G. Mitchell



L'AUTEUR
Chercheur attaché à l'Institut d'archéologie d'Oxford, Alexandre G. Mitchell a notamment publié *Greek Vase-Painting and the Origins of Visual Humour* (Cambridge University Press, 2009, rééd., 2012). Il est en outre directeur d'Expressum Ltd à Londres, une maison de traduction spécialisée dans les domaines des sciences de l'Antiquité et du Moyen Âge.

L'humour est un miroir déformant dont l'étude permet de reconstruire certaines réalités sociales de l'Antiquité. Le processus comique fascine les chercheurs car lorsqu'on se moque, on se révèle. Ainsi, on en apprend beaucoup sur l'intimité du couple athénien au ^v siècle av. J.-C. à la lecture de *Lysistrata*, une pièce d'Aristophane, dans laquelle les femmes de Grèce font la grève du sexe pour que leurs maris cessent de se faire la guerre.

Mais, comment savoir ce dont on riait à l'époque ? L'étude de la comédie ancienne, de passages comiques dans des textes sans rapport avec la comédie, de livres de blagues antiques (*Philogelos*) ou des traités sur l'humour (*Tractatus Coislinianus*) nous apprend quelques mécanismes de l'humour à Athènes au ^v siècle.

Grâce à l'observation méticuleuse de dizaines de milliers de peintures de vases, on parvient à lire les images aussi bien que des textes. On

comprend les règles stylistiques qui s'en dégagent et on peut identifier quels étaient les thèmes récurrents autrement dit les « modèles sérieux ».

En comparant une image en décalage par rapport à un modèle mille fois répété, on arrive à différencier un artiste qui s'amuse d'un autre qui a simplement créé un nouveau motif. Les détournements d'images-modèles passent par le burlesque, les situations comiques, la caricature ou la parodie (voir ci-après). Par ce biais, les peintres de vases transgressent les conventions stylistiques et les thèmes récurrents de l'art grec. La plupart des valeurs culturelles et sociales d'Athènes peuvent ainsi être détournées.

On recense aujourd'hui quelques centaines de milliers de vases grecs figurés. Ceux-ci ont été produits par millions. Or, même s'ils sont souvent d'une facture exquise, ils n'étaient certainement pas considérés comme de grands objets d'art dans l'Antiquité. Ces « vases » étaient de simples « pots » en argile, faciles à fabriquer et peu coûteux pour l'Athénien moyen. Comme les vases s'écoulaient en masse sur le marché, leurs motifs et leur style suivaient « la mode » pour plaire au client et le surprendre.

Comment expliquer cette « liberté d'expression » qui permet aux artisans de se moquer de tout impunément, de toucher aux institutions civiques ou aux cultes des dieux ? On ne sait presque rien sur ceux qui réalisaient ces vases. Leur anonymat explique peut-être leur liberté d'expression, mais le contexte démocratique d'Athènes y est aussi pour beaucoup. S'il est vrai qu'en Grèce on ne trouve guère de scènes humoristiques sur le devant d'un temple, c'est tout simplement que l'on s'octroyait certaines libertés sur des supports comme les pots qui pouvaient être oubliés le lendemain. ■

Décryptage

Il semblait impossible à Alexandre G. Mitchell que la société qui célébrait les œuvres d'Aristophane ne produise pas également des œuvres comiques dans un art aussi répandu que celui des vases à figures noires et rouges. Il s'est donc penché sur chaque fascicule du *Corpus Vasorum Antiquorum*, chaque photographie du fonds Beazley à Oxford et a examiné des dizaines de milliers de vases dans des collections publiques et privées à la recherche de scènes drôles. Cette étude originale le pousse à nuancer quelque peu l'idée qu'on se fait de la société athénienne.



▲ Le burlesque

Le burlesque est lié à des situations d'inversion comique dans lesquelles des dieux, des héros ou des rois sont ridiculisés. C'est le cas dans cette évocation de la capture du sanglier d'Érymanthe, un des douze travaux d'Héraclès. Le roi de Mycènes, Eurysthée, espérant se débarrasser de son cousin Héraclès, lui impose la capture d'un sanglier monstrueux qui ravage la contrée d'Érymanthe. Mais Héraclès survit et rapporte la bête sauvage vivante au palais d'Eurysthée qui, terrifié autant par le héros que par le sanglier, se cache dans un immense pot (*pithos*).

Sur ce vase, Héraclès est entouré de son fidèle Iolaos (à gauche) qui porte ses armes et du dieu Hermès (à droite) qui semble essayer de le calmer. Ayant pris appui sur le bord du *pithos*, le héros s'apprête à lâcher l'immense sanglier sur la tête du roi. Les peintres montrent souvent Eurysthée en train de gesticuler de désespoir, suppliant son cousin de l'épargner.

Voir un homme au statut supérieur se cacher lâchement dans son propre palais crée le burlesque. Mais cette scène est si souvent reprise dans l'art grec qu'on peut se demander si, dénuée de tout effet de surprise, elle faisait rire les Anciens. La fréquence suggère autre chose : ce n'était pas tant la surprise qui égayait les spectateurs, mais l'inversion comique. Sur le mode de l'« arroseur arrosé », le ridicule frappe un roi, qui utilisait son pouvoir monarchique à mauvais escient, imposant à Héraclès des épreuves impossibles dans l'espoir d'en finir avec lui. La position du sanglier en épée de Damoclès au-dessus de la tête du roi caché évoque la supériorité réelle d'Héraclès sur son cousin et nous rappelle qui des deux aurait dû être le roi légitime.

Héraclès rapportant le sanglier d'Érymanthe, vivant, au roi Eurysthée apeuré.
Amphore à col attique à figures noires, vers 520-510 av. J.-C. (Paris, musée du Louvre, inv. F202).



▲ De qui se moque-t-on ?

Parfois, l'humour révèle plus qu'il ne fait rire. La fontaine, tout comme le gynécée, est un lieu typiquement féminin, où l'on vient aux nouvelles, un lieu de partage et d'échange, où l'on peste contre les maris. Nous possédons des centaines de vases montrant des femmes arrivant à la fontaine avec des vases vides (posés horizontalement), la quittant, le vase plein (posé verticalement), se faisant face dans une file, discutant entre elles. Aucun de ces vases n'est comique.

Celui-ci présente une version comique de cette situation. Deux femmes sont à la fontaine, faisant des gestes de conversation. Celle de gauche a rempli son « hydrie » et s'apprête à partir. Mais elle est retenue par sa compagne de droite qui a oublié son propre vase. Celui-ci déborde sous la fontaine. Le peintre – le plus souvent un homme – cherche à ridiculiser cette femme trop bavarde. Mais, les hommes ne bavardaient-ils pas à l'agora ? Cette représentation – quasi unique dans la peinture de vase – illustre une peur très masculine, que reflètent également les pièces d'Aristophane, que ce soient *Lysistrata* ou *L'Assemblée des femmes* mais aussi *Les Thesmophories*, où Euripide veut savoir ce que trament les femmes en secret.

Petite zone close au centre du territoire si masculin de la cité, la fontaine est le lieu parfait pour bavarder en toute impunité et critiquer tous les pouvoirs. Au-delà de la vision misogyne de la femme trop bavarde, c'est peut-être la crainte de l'émancipation féminine que manifeste ce vase.

Deux femmes bavardent à la fontaine. L'une d'entre elles a oublié son hydrie qui déborde. Hydrie attique à figures rouges, 500-480 av. J.-C. (Madrid, Museo Arqueológico Nacional, 11117).

► La caricature

La caricature est une représentation grotesque ou ridicule de personnes qui exagère leurs traits les plus caractéristiques. Pour être compris de leurs contemporains, les dessinateurs antiques détenaient un véritable arsenal comique. Face à un art porté vers l'idéalisme, où le jeune athlète grec se profilait tel un paragon de la vertu morale et physique, la caricature empruntait, elle, les signes d'un monde inversé, celui de la vieillesse, des nains, des esclaves aux traits africains... Sur cet *askos*, petit récipient à vin, on aperçoit un homme, nu, chauve, barbu, penché sur sa canne comme les promeneurs que l'on retrouve sur des milliers de vases. Toutefois, la taille de sa tête démesurée par rapport à son corps chétif et son attitude pensive font penser à un sophiste, un intellectuel qui passe son temps à discourir. Il est possible qu'il ait été croqué par un simple artisan du quartier des potiers qui n'avait guère de raison de respecter ces beaux parleurs sans attaches qui allaient de ville en ville proposer leurs services. « *Une foule de sophistes, [...] des tireurs d'horoscopes, des fainéants* », écrit Aristophane dans *Les Nuées*.

Un promeneur ou un intellectuel caricaturé. *Askos* attique à figures rouges, 460-440 av. J.-C. (Paris, musée du Louvre, inv. G610).

► La parodie

Reposant, elle, sur la transgression narrative, la parodie se moque d'aspects bien connus de la vie quotidienne ou de la mythologie. Cette cruche à vin (*chous*) montre un satyre, aux oreilles et à la queue d'âne, au nez camus, aux cheveux hirsutes et à la barbe ébouriffée, qui s'approche d'un serpent lové autour d'un tronc d'arbre. Le satyre brandit une massue de la main droite et se protège à l'aide d'une cape en cuir de chasseur ou de héros. On reconnaît aux détails de la massue, du serpent protecteur de l'arbre et de ses fruits, l'épreuve des pommes d'or qu'Héraclès dut rapporter du jardin des Hespérides. Voir un satyre dans une posture héroïque, se prenant pour le plus grand héros de la mythologie grecque, est comique quand on sait que les satyres, serviteurs de Dionysos, sont des couards et des gloutons qui ne font que chasser le jupon. Mais le peintre a accentué sa parodie par un détail. Comme les satyres sont des ivrognes, ils ne se battraient pas pour des pommes, fussent-elles en or ! Ce sont donc des petites cruches de vin qui pendent de l'arbre. La dynamique de la parodie fonctionne dans les deux sens. Le grand héros aux prouesses inégalées est rabaisé, dégradé au niveau d'un vantard alcoolique, ce qui était certainement rassurant pour l'Athénien moyen. Mais, ce dernier riait aussi du satyre, ce farceur mythologique aux travers bien humains.

Un satyre se prenant pour Héraclès au jardin des Hespérides. *Chous* attique à figures rouges, 460-440 av. J.-C. (Londres, British Museum, inv. E539).



POUR EN SAVOIR PLUS

M.-L. Desclos (dir.),
Le Rire des Grecs,
Grenoble, Jérôme
Millon, 2000.

A. G. Mitchell,
*Greek Vase-Painting
and the Origins
of Visual Humour,*
Cambridge, Cambridge
University Press,
2009, rééd., 2012.

**M. Trédé,
P. Hoffmann,**
Le Rire des Anciens,
Presses de l'ENS, 1998.